P. P.
1000 Lausanne 18

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION 149

Sociale — Politique — Littéraire
Artistique — Culturelle — Culinaire

«Strč prst skrz krk!»
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

22 novembre 2013
paraît quatre à six fois par an
vingt-septième année

Relire Simenon

Georges le Fataliste

AU cours des années 60-70, dans l'annuaire du téléphone, sous Epalinges à la lettre S, on pouvait lire: Simenon Georges, romancier.

L'homme qui pondait jusqu'à un livre par mois, souvent assez court (moins de 200 pages en une dizaine de chapitres) ne se considérait par conséquent pas comme un écrivain.

Romancier, donc artisan et non artiste. Osons pire: fabricant et non créateur. Romancier populaire, voire populiste.

Ce n'est pas faute d'avoir tenté d'accéder au cénacle, si l'on se réfère à la préface de Jacques Dubois et Benoît Denis dans l'édition de *La Pléiade*. Simenon se plaisait à diviser son œuvre en «romans mous» (p. ex. la série des *Maigret*), et «romans durs», pour lesquels il espérait une reconnaissance qui tardait à venir. Il ne se cachait pas de faire de la littérature alimentaire, au début tout au moins. Mais le multimillionnaire d'Epalinges n'avait plus guère besoin de cet appoint. On a beaucoup parlé de sa précocité (journaliste à *La Gazette de Liège* dès seize ans, il fait paraître son premier roman à l'âge de dix-sept ans), de sa prolixité (75 *Maigret*, 117 «romans durs», sans parler des œuvres parues sous pseudonyme ni des nouvelles), de sa méthode de travail et de sa rapidité (dix jours de «rumination» lors de longues promenades», dix jours d'écriture, dix jours de repos), de sa maniaquerie, de ses tics, de son âpreté au gain etc. Où reste la critique littéraire dans tout cela?

Car il s'agit de ne pas l'oublier: Simenon a publié de nombreux romans chez Gallimard, considéré comme le plus prestigieux éditeur de la francophonie, et il a fait partie des «nobelisables» dans les années 60. André Gide, avec qui il a entretenu une correspondance nourrie, l'admirait. Mais rien, tintin, aucune reconnaissance officielle: pas le moindre Goncourt, ni Renaudot, ni élection à l'Académie française – il en avait pourtant été question à plusieurs reprises. Sur le dernier point, l'explication est simple: il était belge!

Quant au reste, nous oserons une hypothèse inspirée par la devise que le romancier avait fait inscrire sur ses ex-libris: comprendre et ne pas juger. Ou par exemple, dans *Maigret s'amuse*: *«Il avait fait son métier de policier. Il ne jugeait pas. Ce n'était pas à lui, mais à d'autres, plus tard, de juger, et il préférait qu'il en soit ainsi.»* (1) À rapprocher de la fameuse phrase de Malraux: *«Juger, c'est de toute évidence ne pas comprendre, puisque si l'on comprenait, on ne pourrait pas juger.»* (2) Voilà sans doute une des clés de l'œuvre.

Car à plusieurs exceptions près (le notable *Président*, les troublants *Anneaux de Bicêtre*…), Simenon met essentiellement en scène des «gens de peu», des «petites gens», des destinées médiocres. Jamais un de ses drames n'atteint à la grandeur de la tragédie grecque (*«C'est une reine qui a des malheurs»*, disait la concierge de Sacha Guitry!), jamais l'auteur ne juge ni ne blâme ses personnages. Surtout, il ne propose rien. Quand Zola écrit son *Germinal*, on sent bien, que malgré son parti pris de naturalisme, il dénonce la grande bourgeoisie. Le médiocre Roquentin de Sartre débouche sur l'existentialisme, le tout aussi médiocre Meursault de Camus illustre l'absurdité de la condition humaine. Tant d'autres grands écrivains francophones dénoncent souvent un état de fait, voire proposent autre chose. Balzac fustige le pouvoir de l'argent (tout en ayant passé sa vie à courir après!), Céline se révolte contre la guerre (et, hélas, les Juifs…), Malraux (qui pourtant dit ne pas juger) prône l'action, Stendhal a pour valeur suprême l'amour (bien qu'ayant vécu plusieurs chagrins et déceptions), Gide, prix Nobel de littérature 1947, exigeait une sincérité absolue (laquelle, de nos jours, le conduirait tout droit en prison après ses aveux publics de pédérastie), etc.

Rien de tout cela chez Simenon. C'est comme ça, on n'y peut rien: tel semble être son message, si message il y a. C'est la faute à la fatalité.

Or on est en droit d'attendre d'un écrivain –voire de tout créateur– autre chose que de la résignation. Mais attention: on ne lui demande pas non plus de théorie, tout au moins dans ses œuvres de fiction. «Une œuvre où il y a des théories est comme un objet sur lequel on laisse la marque du prix.» (3) Il faut que ce soient les personnages qui incarnent une révolte, une protestation, un idéal…

Diderot, natif du XVII[e] siècle, l'époque dont la littérature est celle qui sans aucun doute a le plus changé le monde, a notamment écrit *Jacques le Fataliste*. Georges le Fataliste, quant à lui, n'a jamais cherché à changer quoi que ce soit. Si on tient ce critère pour essentiel, Simenon n'est donc pas un écrivain, c'est un romancier.

La langue allemande distingue le *Schriftsteller* du *Dichter*. Le *Schriftsteller*, c'est l'écrivain sans prétention à l'éternité, celui qui fait de la fiction pour son époque. Quant au *Dichter*, c'est le poète au sens étymologique du mot, celui qui véritablement crée une œuvre, qui sort du néant quelque chose qui n'existait pas.

Simenon est donc romancier, comme il le disait lui-même – peut-être par dépit. Mais quel romancier! Quand il pleut, il pleut, on n'y changera rien, c'est comme ça – sauf qu'à la simple lecture, on est transpercé jusqu'aux os. Bizarre: j'ai brusquement envie de me faire monter des bières et des sandwiches de la (fictive) Brasserie Dauphine.

A. N.

1) *Maigret s'amuse*, p. 174, Presses de la Cité
2) *Les Conquérants*
3) Proust, *Le temps retrouvé*

(Annonce)

Samedi 14 décembre
à la librairie Basta!-Chauderon
à partir de 11h30

Grand Prix du Maire de Champignac 2013

Candidats et bulletin de vote en page 8

Apéro de Noël
des librairies Basta!, dès 11h00

LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 125
1000 Lausanne 18
redaction@distinction.ch
www.distinction.ch
Facebook: La-Distinction

Abonnement: Frs 25.– au CCP 10–22094–5
Prix au numéro: Suisse: 4.35 francs
Europe hors zone franc: 2.90 €

Collaborèrent à ce numéro:
Jean-Frédéric Bonzon
la broutille de service
Charles Chopin
François Conod
Claudio Fedrigo
Alain Freudiger
Jean-Jacques Marmier
Charlote Martins do Amaral
Padilha
Gil Meyer
Henry Meyer
André Normand
Boris Porcinet
Marcelle Rey-Gamay
Schüp
Cédric Suillot
Josette Suillot
Marcelin Switch

GRAND PRIX DU MAIRE DE CHAMPIGNAC 2013
EN PAGE 8

Devoir de souvenirs de vacances

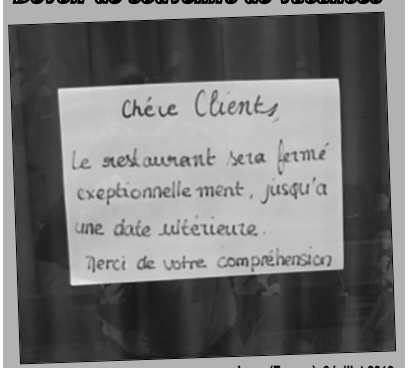
Loire (France), octobre 2013

Seul l'abonnement à LA DISTINCTION vous autorise à vous dire distingué: Frs 25.– par an, c'est donné!

Devoir de souvenirs de vacances

Préverenges (VD), octobre 2013

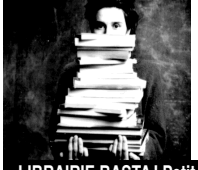
Devoir de souvenirs de vacances



Laon (France), 8 juillet 2013

(Publicité)

BASTA !



Une coopérative autogérée, alternative.
Une librairie indépendante,
spécialisée en sciences sociales
et ouverte sur d'autres domaines.
Un service efficace et rapide.
Un rabais de 10% aux étudiants
et de 5% à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne,
Tél./fax: 625 52 34 / E-mail: chauderon@librairiebasta.ch
Ouvertures: LU 13h30-18h30, MA-ME-VE 9h-18h30, JE 10h-18h30, SA 10h-17h00
Librairie Basta! - Dorigny, Anthropole, 1015 Lausanne,
Tél./fax/rép.: 691 39 37 / E-mail: dorigny@librairiebasta.ch
Ouvertures: LU-ME 9h-17h, JE 10h30-17h, VE 9h-16h00

Lettres ouvertes

À René Cusin, journaliste à l'hebdomadaire «La Broye»

La pollution du ruisseau de l'Eau noire, qui a tué des milliers de poissons entre samedi et dimanche derniers, est manifestement la faute à pas de chance.

De plus, si cet incident technique ne s'était pas produit un week-end, Frédéric Chuard, responsable de la step, aurait pu intervenir rapidement. Comble de malheur, l'alarme est couplée sur le même réseau électrique et n'a donc pas pu fonctionner.

Monsieur,

On sourit d'abord au nom prédestiné du cours d'eau. Mais on change vite de couleurs et on rit jaune à la description des dégâts. On en ressort avec la sensation de dégoût que le journaliste chevronné que vous êtes sait susciter en parlant de «masses d'eaux usées chargées de matières fécales» et de «masse nauséabonde». Mais aussi avec le sentiment d'avoir manqué entre les lignes un message plus important. On décide alors de reprendre le texte sans se laisser émouvoir par l'inventaire tragique des poissons le ventre en l'air, *«un brochet d'un bon mètre de long, des gardons, perches, tanches, goujons, chevaines, loches de rivière et bouvières»*.

On se demande alors si la formule *«pollution du ruisseau de l'Eau noire»* n'aurait pas été choisie pour placer l'article sous le signe de la dérision. En le relisant dans cette perspective, on est tout de suite frappé par l'insistance à dénoncer le rôle du hasard et l'outrance des expressions *«manifestement faute à pas de chance»* et *«comble de malheur»*. La dimension critique et ironique devient dès lors évidente. La catastrophe n'est pas fortuite, elle provient de deux erreurs : on avait branché l'alarme sur le réseau électrique dont elle devait détecter les pannes et on croyait qu'une station d'épuration ne pouvait pas tomber en panne le ouiquinde.

Grâce à vous, la photo de notre STEP apparaîtra au panthéon de la bêtise humaine à côté de celle de la navette Challenger – dont les joints avaient été conçus par des ingénieurs qui croyaient que la Floride avait le même climat que la Californie– et de celles du Tupolev et du Boeing dont l'intervention du contrôleur aérien avait causé la collision au-dessus du lac de Constance.

Avec nos salutations périphériscopiques les plus.

Pour que vos enfants jouent à la marchande!

Inscrivez-vous sur: www.hellofamily.ch/panierdecourses

À la direction de la Coop

Mesdames, Messieurs,

Qui aurait pensé qu'un des grands distributeurs suisses oserait afficher aussi ouvertement une discrimination entre hommes et femmes ? Qui aurait imaginé que la Coop inciterait nos enfants, qu'elles soient filles ou garçons, à jouer un rôle uniquement féminin ?

En cherchant à éviter que les jeunes s'identifient aux marchands de canons, de chair humaine, de bonheur, d'esclaves, d'orviétan, de sommeil, de soupe, etc., vous avez réussi ce tour de force de démontrer que le politiquement correct n'a rien à voir avec une véritable exigence morale. Nous vous remercions de cette leçon dont nous avions grand besoin.

Espérons toutefois que des parents aux avocats chatouilleux ne s'attarderont pas sur la marchande de plaisir et que votre publicité ne sera jamais considérée comme une incitation à se prostituer.

Avec nos salutations périphériscopiques les plus.

Sch.

Devoir de souvenirs de vacances

Valsavarenche (Italie), juillet 2013

Solution des mots croisés de la page 7

De gauche à droite

1. Greenpeace – 2. oust – ru – a.m. – 3. relaxez – 4. brille – Amr – 5. mai – épie – 6. tragédiens – 7. cotise – tes – 8. huis – nette – 9. égotisme – 10. vénéneuses.

De haut en bas

1. Corbatchev – 2. ruer – rouge – 3. estimation – 4. étalagiste – 5. plies – IN – 6. prie – dense – 7. eue – EI – ému – 8. zapettes – 9. ça – minet – 10. empressées.

Le coin de lA broutille de service

Le philosophe

LE diable, qui n'est pas le dernier des imbéciles, borne malicieusement notre esprit avec des détails que nous considérons comme des savoirs permettant d'élucider le réel, dont on pense étendre notre connaissance, alors que nous le rétrécissons dans l'entonnoir exégétique dont on se gave, et l'étouffons sous l'éteignoir de nos explications qui s'arrêtent aux frontières sombres de nos capacités (1). La linotte est éblouie par le monde, et le savant aveuglé par son instruction.

Je suis philosophe (2), l'amitié est le sujet et l'objet de mon activité, qui est l'étude. Le terme *amitié* est à entendre bien sûr au sens d'*amitié de la sagesse*. Le problème, c'est que lorsqu'on croit s'être approché suffisamment de la sagesse et pouvoir s'en saisir, elle s'évanouit ou meurt prestement sans commentaires. Autant être ami avec un papillon. J'ai remarqué aussi que nombre d'«amis de la sagesse» proclamés étaient très obéissants, ce qui n'est pas raisonnable lorsqu'on est philosophe, peu importe à qui ou à quoi l'on obéit – autant faire de la politique. L'amitié me semble ainsi préférable à la sagesse comme ancrage réflexif. Peu importe qu'il soit convenable, que son hygiène et son vocabulaire laissent à désirer, qu'il ait rétréci au lavage ou se soit dilaté d'importance, un ami reste un ami : un vagabond que l'on ne cherche jamais à comprendre ni ne juge. Bref. J'étudiais les modalités permettant d'être ami avec la réalité (3), quand sonna l'heure des vacances.

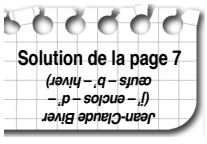
Allongé sur le sable dont le vent projetait des grains contre ma peau brûlante, je fondais dans l'implacable chaleur iodée. Je me sentais comme un bonbon acidulé dans la bouche ardente d'un géant. Epiménide (4) avait-il aussi aimé se consumer ainsi : Sentir s'évaporer toute activité mentale et n'être plus qu'une chose parmi les choses, sous la puissance de feu du jour ? Dans cet endormissement intellectuel, un mot de Conrad surgit à mon esprit et se figea comme un chevreuil surpris par un promeneur: *«L'habitude de réfléchir profondément est, je suis obligé de le dire, la plus pernicieuse de toutes les habitudes prises par l'homme civilisé.»* (5) Je ne vis rien à ajouter. Je savourais la prééminence d'une rencontre purement physique avec le réel, et je décidai d'aller poursuivre cette expérience dans la puissance liquide des lames. J'étais peu entraîné à la nage, mais l'agréable abrutissement provoqué par le soleil me tenait à l'écart de toute considération rationnelle, et j'entrai souriant dans les vagues nimbées d'embruns. N'ayant pas de lunettes de natation, je fermais les yeux tout en brassant, clignant de temps à autre un œil pour vérifier que je ne me dirigeais pas sur des rochers. Sentir mon corps fendre les tonnes d'eau en mouvement me procurait une joie indicible, et je perdis toute notion du temps et de l'espace. Je nageais, nageais, nageais.

Je me sentis soudain fatigué, épuisé même me rendis-je compte, vidé de mes forces comme soudainement. Je fis donc demi-tour et découvris le rivage, qui m'apparut bien lointain vu mon état. Et la mer, comme par exprès, sembla se déchaîner d'autant plus, le reflux me faisant revenir sans cesse en arrière. J'ai alors paniqué, gaspillant mes derniers lambeaux d'énergie dans d'inutiles agitations. J'ai bu une fois, deux fois la tasse et à la troisième, j'ai coulé, regrettant que mon si prometteur prochain bouquin sombre de cette façon. Tout à coup, alors que ma tête était sur le point d'exploser et que je n'étais plus qu'un fétu dans une essoreuse, mon pied toucha quelque chose. C'était le fond ! J'avais pied ! Je me mis debout dans le tohu-bohu inoffensif où j'avais cru mourir, et indiciblement soulagé, rejoignis la plage. Dans ce trajet, j'ai pris conscience d'une broutille dont je n'avais jamais mesuré toute la force, et qui formera la première réponse à mon questionnement : Pour être ami avec la réalité, il faut déjà pouvoir nager. (&)

lA broutille de service

1) *«Car c'est cela qui épouvante à l'avance les dévots, et avec eux tous les hommes en tant qu'ils sont susceptibles de dévotion, c'est-à-dire de peur: exister sans nécessité, agir sans caution.»* (Clément Rosset, *Le réel. Traité de l'idiotie*, Minuit, 1997 (1977), Paris, pp. 65-66) Ajoutons que selon Bernard Stiegler, la philosophie grecque se constitue en perdant la question de la technique. C'est en reléguant ce qu'elle surnomme la technique à un simple dehors que la philosophie crée ce dedans, cette enceinte de savoir plein à laquelle elle s'identifie
2) *«Epiméthée est l'imbécile qui réfléchit après coup – c'est autrement dit le philosophe qui, comme la chouette, arrive tard, à la tombée du jour.»* (Bernard Stiegler, *Pharmacologie du Front National*, Flammarion, 2013, p. 223)
3) *«La vie n'est qu'une ombre errante; (…) c'est une histoire racontée par un idiot (…) et qui ne signifie rien.»* (William Shakespeare, *Macbeth*, 1606 V. 5.)
4) Poète et chaman crétois (env. 6e siècle av. J.-C.)
5) Joseph Conrad (1857 – 1924)
6) *«Six migrants sont morts noyés et plus d'une centaine, venant apparemment de Syrie, ont été secourus, samedi 10 août, à leur arrivée sur une plage près du port sicilien de Catane.»* (www.lemonde.fr 10.08.2013)

Rébus de la société



Solution de la page 7

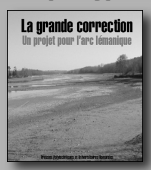
Distinguez-vous: offrez

LA DISTINCTION

à vos parents, proches, amis et ennemis

Abonnement-cadeau: frs 12.50

Les apocryphes



Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre précédente édition, *La grande correction, un projet pour l'arc lémanique*, prétendument paru aux Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, était une imposture, dont le caractère totalement inepte n'aura échappé à personne. Quelles autorités voudraient-elles en effet abaisser le niveau des eaux du Léman pour des considérations bassement économiques, au détriment de la flore et de la faune lacustres, ainsi que de la beauté des lieux ?

Une reconstitution

LES ÉLUS LUS (CXIX)

Siège percé

Vous venez d'emménager dans la commune. En cherchant sur internet l'adresse du contrôle des habitants pour vous annoncer dans le délai légal de 14 jours, vous tombez sur la répartition des dicastères de l'exécutif, qui s'appelle ici

Conseil communal. Premier étonnement : il n'y a que cinq personnes. Alors qu'il y a six abeilles autour de la ruche sur les armoiries de la ville… Vous vous rappelez à l'ordre, vous n'êtes pas là pour rigoler. Deuxième étonnement : après le nom du dernier conseiller et les trois lettres entre parenthèses indiquant son parti politique, un grand vide. Vous pensez à une erreur de mise en page. Vous cliquez à gauche pour obtenir la liste des membres avec leur photo :

- un homme à lunettes, veston, cravate ;
- une femme sans lunettes mais peut-être avec verres de contact, veste, chemisier, collier ;
- un homme à lunettes, veston, chemise col ouvert ;
- un homme à lunettes, chemise col ouvert à manches courtes.

Vous vous dites en ricanant que le dernier devrait être en débardeur. Non. Il a les mêmes caractéristiques que le premier. Mais contrairement aux autres, pas de dicastère, pas d'adresse officielle et pas de numéro de téléphone. Il ne s'agit donc pas d'un oubli ou d'une erreur.

Vous voulez en avoir le cœur net. Vous cliquez sur l'historique du Conseil communal. Dernier changement mentionné : le 14 octobre 2012, l'homme à lunette, veston, chemise col ouvert, «premier des viennent-ensuite» de son parti, est élu pour remplacer un homme accédant au Conseil d'État «suite au désistement» d'une femme. Vous vous demandez si ce n'était pas plutôt elle la première «des viennent-ensuite». Vous subodorez un peu de sexisme là-dessous, mais vous n'insistez pas. Vous revenez à votre mouton : rien n'explique qu'il soit privé de dicastère.

Vous vérifiez : il a bien été élu par le peuple le 13 mai 2012, même s'il est le moins bien élu des cinq. La prochaine élection aura lieu en 2016.

Vous envisagez quelques hypothèses. Peut-être est-il dans l'incapacité physique d'assumer sa tâche à la suite d'un accident – dû au surpoids, c'est en tout cas l'explication que propose la photo – et ses collègues ont-ils décidé de le remplacer à tour de rôle jusqu'à ce qu'il soit remis ?

Peut-être qu'il est d'usage ici de ne pas attribuer de département fixe au conseiller communal le moins bien élu et de le mettre à la disposition de ses collègues surchargés ?

Peut-être que les activités de son dicastère doivent-elles rester secrètes ? Ses services pourraient travailler, anticipant sur la montée des océans et profitant de l'altitude de la ville, sur le projet d'un énorme complexe hôtelier destiné à accueillir bientôt les réfugiés climatiques aisés.

Dernière solution : ce type est un crétin incapable d'assumer sa tâche dans le respect des institutions et des personnes. Ce qui expliquerait qu'on lui ait retiré toute responsabilité. Mais dans ce cas, pourquoi ne l'a-t-on pas simplement éjecté du Conseil pour incompétence et organisé une élection complémentaire ? Vous vous rappelez alors que, dans cet étrange système électoral, un conseiller communal doit être remplacé par un des viennent-ensuite DE SON PARTI. Vous comprenez tout à coup pourquoi ça ne valait même pas la peine de se débarrasser de lui avant les prochaines élections et qu'il suffisait de le neutraliser.

M. R.-G.

ÉLU: Jean-Charles Legrix, Conseiller communal de La Chaux-de-Fonds

Petits Mickeys et grands principes

Pétillon
Palmer en Bretagne
Dargaud, 2013, 54 p., Frs 21.–

Venant après *L'enquête corse* et sortant en même temps qu'*Astérix chez les Pictes*, *Palmer en Bretagne* devait inévitablement susciter l'analogie. Comme les héros gaulois, le détective abruti est-il en train de poursuivre les étapes du Tour de France, assurant à son auteur un public régional captif pour chaque épisode?

Ces commentaires contiennent certainement un peu de vérité, car la BD, comme un autre art avant elle, est par ailleurs une industrie. Mais il y a plus. Le récit est amusant, sans être vraiment drôle, on sourit quelquefois, on n'éclate de rire que rarement, *Palmer en Bretagne* ressemble, en mode mineur, à *La règle du jeu* de Jean Renoir (1939). Cette comédie de mœurs révèle son époque. Une espèce de Christine Lagarde, obsédée par la revente d'un tableau d'un artiste contemporain dont la cote est en train de s'effriter, invite une bande de branchés parisiens dans son île bretonne, tout en maltraitant des indigènes bretons en pleine phase de repli régionaliste et de saccage agro-industriel. Écarté de l'action de la neuvième à la quarante-sixième page, l'atroce Jack Palmer n'est plus le moteur absurde d'une enquête grotesque; il demeure le témoin imbécile d'une comédie sociale. Si le lecteur pourra regretter les puissants accès de burlesque du Pétillon d'autrefois, il devra reconnaître que le récit procède d'une certaine subtilité. Et comme la spéculation effrénée et la maladie identitaire sont au cœur de l'intrigue, le lecteur soigneux pourra relire cette BD dans cinquante ans avec un intérêt renouvelé, quand cette époque effrayante nous aura menés jusqu'à son terme.

Feroumont
Gisèle & Béatrice
Dupuis, 2013, 128 p., Frs 27.–

Un petit vent d'hypocrisie souffle sur les publications du groupe Média-Participations: chez Dargaud quelques planches de sexe antique du dernier *Murena* ont été «retenues» pour paraître à Noël dans une édition spéciale. Chez Dupuis, la prestigieuse collection Aire libre sort son premier ouvrage vendu sous cellophane muni d'un autocollant qui annonce, dans un vocabulaire fin XIX^e^, *«contenu coquin pour adulte coquin»*, le tout dans un coffret affichant une scène hétéro pour masquer la véritable couverture: un baiser entre deux femmes.

L'auteur dit avoir voulu réaliser une *«comédie romantique, une fable érotique»*. La définition est juste, rarement un auteur aura aussi bien défini son projet. Voilà *Pretty woman*, ni plus ni moins: gentillet, avec ce qu'il faut de petites audaces pour être dans l'air du temps. 128 pages au scénario ficelé comme un vaudeville, avec un dessin tout rond, tout mignon.

Cyrille Pomes et Jean-Pierre Filiu
Le printemps des Arabes
Futuropolis, 2013, 106 p., Frs 29.50

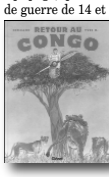
Ce livre propose un résumé illustré du grand mouvement de contestation des dictatures qui ébranla le Maghreb et le Machrek en 2011-2012. Le scénariste est un spécialiste universitaire du monde arabe, qui avait déjà publié sous pseudonyme il y a plus de vingt ans un sombre roman politico-policier sur le destin des Palestiniens (*Hôtel Palestine*, La Découverte, 1991) et un magnifique traité en BD sur l'implication des USA dans la région à partir du XIX^e^ siècle (*Les meilleurs ennemis, une histoire des relations entre les États-Unis et le Moyen-Orient*, Futuropolis, 2011, deuxième tome à paraître). On ne peut que saluer ses efforts de vulgarisation via des médias inhabituels pour les chercheurs.

Le printemps des Arabes, comme ce titre l'indique, raconte quelques destins symptomatiques d'opposants devenus en quelques mois des héros, et bien souvent des martyrs. La nature populaire et spontanée des soulèvements, la jeunesse des participants y sont bien mises en évidence, au rebours des théories complotistes géopolitiques qui ont tellement la cote autour de la Méditerranée. Si la documentation et le propos, explicitement soutenu par Amnesty International, demeurent impeccables, la lecture s'apparente un peu à celle de la série Oncle Paul d'autrefois: les personnages sont tout juste esquissés vu l'ampleur du sujet, les dessins apparaissent très vite comme un montage, habile et homogène, de photographies tirées de la presse et d'Internet. On est édifié comme par un numéro du *Monde diplomatique*, mais on ne vibre pas vraiment.

Le Floc'h
Chroniques outremers
Dargaud, 2011-2012, 3 vol., Frs 21.– l'un

Tous ceux qui ont lu avec passion *Corto Maltese* et ressentent un certain manque pourront se précipiter sur cette courte série de trois albums. Bruno Le Floc'h aime la mer immobile, les marins à rouflaquettes, les personnages à la fois sentimentaux, taiseux et sentencieux, qui cachent un passé trop lourd pour être raconté, les fusils qui font «tac» et le temps qui s'écoule, immobile comme la mer. Le trait est simplifié à l'extrême, avec de nombreuses cases muettes, efficacement cadrées et sans voix off inutile, car les images parlent d'elles-mêmes. Le coloriage est excellent, fait des teintes chaudes de la navigation tropicale. En revanche, les dialogues sont souvent rédigés en français parlé du début du XXI^e^ siècle, ce qui affaiblit un tantinet la crédibilité du récit.

L'histoire, sans grande importance, raconte le détournement d'une cargaison de fusils allemands destinés aux Ottomans par une bande de révolutionnaires zapatistes qui dupent la marine britannique. Ils ont engagé un capitaine aussi agonisant que morphinomane et son équipage, qui vont eux-mêmes les duper. Tout cela se déroule sur fond de guerre de 14 et de révolution mexicaine.



Hermann & Yves H.
Retour au Congo
Glénat, 2013, 56 p., Frs 23.–

Tintin au Congo, image intacte et difficile à évacuer (innombrables polémiques) du colonialisme belge, connu comme un des plus brutaux et des plus avides, continue de travailler l'inconscient du Plat Pays. Cette pochade satirique qui aspire à se moquer gentiment de la colonie du roi Léopold II, de Hergé et de ses personnages (innombrables allusions graphiques) en témoigne. Mais elle rate sa cible assez largement, avec des Noirs qui se résument à de la figuration (des soldats de la Force publique et une danse tribale), avec ses exploiteurs des indigènes qui sont, bien sûr, des malfaiteurs, alors que plane la figure du roi Albert en visite dans la colonie, et qui est sauvé d'un attentat *in fine*. Hermann, prodigieux dessinateur, n'est pas vraiment fait pour des séries comiques. Son fils, quant à lui, n'est pas fait pour être scénariste.

Jamar & Dufaux
Double masque
Dargaud, 2006-2013, 6 vol., Frs 18.– l'un

Après avoir fait un sort à son neveu (*Les voleurs d'empire*, chez Glénat, 1992-2001), Jamar et Dufaux se sont attaqués à Napoléon I^er^. Il en résulte une série de 5 tomes (apparemment le projet initial s'arrêtait à deux), très axée sur l'anecdote de cour, surtout critique envers l'entourage du Premier Consul (Cambacérès en dandy homosexuel, Fouché en ficheur obsessionnel). On nous montre l'envers de la gloire bonapartiste: saleté, pauvreté, intrigues. Le décor et particulièrement les costumes sont soignés pour ne pas dire léchés (le sacre de 1804 est montré quasiment en panavision et en technicolor), mais dans le même temps les forces occultes (sorcière, malédictions, incarnation semi-diabolique du destin) se multiplient, interviennent sans cesse dans le récit comme principe explicatif. On retrouve ici ce qui faisait le charme des *Sept vies de l'Épervier* (Julliard & Cothias, chez Glénat, 1983-1991).

Une voix off très lyrique, parfois grandiloquente, effectue les transitions d'une scène à l'autre et accompagne cette vie parallèle du futur empereur des Français et du «Maître des Cloaques», version modernisée du souverain de la Cour des Miracles chez Victor Hugo. Un peu embrouillé, disons-le tout de même. *(M. Sw.)*

Est-ce possible? Saison une – épisode cinq (à suivre)

par Charles Chopin

Revues vues et lues

On ne lit pas assez, ou du moins pas assez attentivement, les publications institutionnelles, et c'est bien dommage. Les feuilles d'entreprise, les bulletins de paroisse, les programmes des cours et les niouzelettères des fondations sont au moins aussi riches d'informations sur l'air du temps que les publications proposées par les éditeurs de presse et les journalistes à leur service. D'autant plus que ceux-ci ont bien souvent été amenés par les choix de ceux-là à se reconvertir dans le public et le parapublic.

Université populaire de Lausanne
Programme des cours
Automne/hiver 2013/2014, 176 p., gratuit

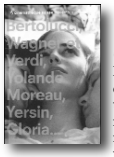
D'une présentation austère avec peu de réclames (au style délicieusement suranné: *«Un choix, une qualité, un service: Coupy, literies-duvets»*), le programme des cours de l'Unipop propose avant tout des cours de langues (qui dénoncent une invasion de *«faux débutants»* un peu partout) et d'informatique (on peut devenir *«moyen»* sur Excel), mais il nous renseigne également au sujet des évolutions de la vie culturelle locale.

Le chapitre *«sciences humaines et sociales»* ouvre le recueil et comprend *«Savoir-vivre et convivialité»*, par la baronne Sylviane de Roche (dont les chroniques dans *Le Temps* ont fait les délices de la rue des Granges); un cours sur *«la médiumnité du XVIII^e^ au XXI^e^»* et un autre sur la psychologie positive (*«un changement paradigmatique»* qui vise à *«aider ceux qui vont bien à aller encore mieux»*). Dans la section *«développement personnel»*, on trouvera les inévitables coaching, Fleurs de Bach, communication (verbale ou non) associée au réseautage, astrologie et numérologie. Les *«petits-déjeuners de l'UPL»* (énoncé à la française, sans doute par savoir-vivre et convivialité; alors que le cours «patois vaudois» nous dit qu'il est *«une façon de penser»*), offriront *«des conférenciers de qualité* [qui] *transmettent leur savoir et leurs connaissances de façon informelle et décontactée»*. Quand la coquille devient lapsus…

Des visites permettront de partir *«à l'écoute de soi»*, de *«découvrir les arbres en hiver»* ou d'explorer les coulisses de la restauration au CHUV. Fabien Loi Zedda projettera les diapos de ses précédents voyages en Sicile et préparera le suivant. Au restaurant du Raisin, Christophe Calame présidera un banquet philosophique chaque dernier mercredi du mois sur des thèmes aussi pointus que *«bonheur et plaisir, travail et argent, santé et soin ou même dureté et gentillesse»*.

Le point culminant de la saison consistera sans nul doute en cette *«symphonie des sens et des arts culinaires, une soirée d'exception grâce à la Direction de l'École Hôtelière de Lausanne»*, qui se déroulera au *«Berceau des Sens, haut lieu de la gastronomie culturelle de la région lausannoise,* [qui] *vous ouvrira les portes de la perception sensorielle en des accords concoctés avec art et science pour accompagner l'éveil de vos papilles et de votre entendement afin de vous offrir une cascade de surprises révélant des trésors de la haute cuisine éclairée»*.

Bref, on ne saurait mieux célébrer le centenaire de Madame Verdurin.



Bertolucci, Wagner et Verdi, Yolande Moreau, Yersin, Gloria...
Cinémathèque suisse, nov.-déc. 2013, 80 p., gratuit

En même temps qu'il limogeait une série de cadres du parti, déménageait la documentation à Pétaouchnock (de l'autre côté de l'Oural), entamait la distribution de films commercialement voués à l'échec, le génial et tout-puissant Maréchalissime de la Cinémathèque a entrepris, avec l'énergie inépuisable qui est la sienne, de réformer le modeste et pratique bulletin de l'institution pour en faire un épais volume bimensuel qui chante l'amour inconditionnel de la pellicule et la gloire des servants du Septième Art.

Dans ce numéro, on nous annonce la résurrection d'Yves Yersin, qui tente, en 120 minutes *«tournées en immersion»*, de prolonger l'agonie de l'École de Jules Ferry, la poursuite de la projection permanente des œuvres complètes de Pippo Delbono. Les échos nous narrent la première lausannoise du dernier film (accueilli par *«une salle enthousiaste»*) de l'omniprésent camarade Lionel Baier, par ailleurs vice-président du Comité central de la fondation de la Cinémathèque.

Bref, conformément au Plan, la radieuse colline de Montbenon poursuit héroïquement sa production d'adjectifs laudatifs et de superlatifs absolus. *(J.-F. B.)*

Garantie de polyvalence

brochure de l'Union des Communes vaudoises, mai 2013

Modeste proposition

Annexer Lampedusa

DEPUIS un certain nombre d'années, et toujours plus ces dernières années, Lampedusa est une épine dans le pied pour l'Union Européenne, car l'île constitue une porte d'entrée pour l'immigration qu'elle estime «illégale». Depuis un certain nombre d'années, et beaucoup trop ces dernières années, Lampedusa est une honte pour l'Union Européenne et une tragédie pour l'humanité, car les naufrages de bateaux transportant des migrants provoquent toujours plus de morts.

Or la Suisse, toujours ouverte aux bons offices, pourrait avoir une proposition intéressante à faire: annexer Lampedusa. Vu la situation de crise économique sévissant dans la Péninsule, la Suisse pourrait en obtenir un bon prix. Après tout, l'île n'a pas toujours appartenu à l'Italie, et a pour ainsi dire été inhabitée entre 1550 et 1650. Après tout, la famille di Lampedusa l'a bien vendue autrefois au Royaume de Naples et de Sicile. Et si l'Italie refusait de nous la vendre, l'option militaire resterait possible: le pape François s'y étant rendu il y a quelques mois, les mercenaires suisses connaissent bien le terrain, et seront d'un précieux concours, une fois rendus à la vie suisse, lors de l'invasion de l'île.

Les avantages pour l'Union Européenne seraient immédiats: elle n'aurait plus à s'occuper des migrants de Lampedusa. Les avantages pour la Suisse seraient eux aussi immédiats: elle pourrait revaloriser son ancienne tradition d'accueil, et signifier au monde qu'après Solférino, une autre tragédie «italienne» est à l'origine du renouveau de l'humanitaire helvétique. Quant aux avantages pour les migrants, ils seraient eux aussi rapides: les arrivants seraient immédiatement accueillis et pris en charge à la place d'être refoulés. À terme, mais le plus rapidement possible, pour éviter les naufrages, il conviendra d'établir des lignes régulières de ferry entre Lampedusa et la Tunisie et la Libye. Cela facilitera l'immigration régulière, et transformera facilement l'immigration irrégulière en immigration régulière.

Ainsi, les migrants souhaitant s'installer sur l'île seraient les bienvenus: et il y aurait fort à faire, dans un premier temps. Aux migrants en état de travailler pourraient être proposé des emplois dans le bâtiment (construction d'immeubles et de lieux d'accueil), dans la santé (soin aux arrivants), dans la marine (secours en mer), dans la culture (éducation, interprétation, autres activités culturelles), etc. La naturalisation serait promue et facilitée. Et si le personnel qualifié venait à manquer dans tel ou tel secteur, il pourrait être recruté en Suisse. Certes, cela pourrait constituer une gageure d'accueillir des dizaines de milliers de personnes d'un coup sur une petite île aride. Mais après tout, Monaco et son rocher stérile n'hébergent-ils pas 36'000 habitants?

Les migrants qui souhaiteraient s'établir en Suisse seraient les bienvenus, et le temps passé à Lampedusa permettrait de mieux préparer leur arrivée en Suisse continentale, afin qu'ils trouvent plus facilement la place à laquelle ils aspirent dans la société suisse. De la sorte, ils n'auraient plus besoin de passer par ces humiliantes procédures de Non-Entrée-en-Matière, ou par ces divers centres de détention mal fondée. Les avantages pour la Suisse seraient également nombreux. Les migrants, en majorité des jeunes, apporteraient du sang neuf à un pays vieillissant. Les migrants, en majorité des gens courageux et volontaires, apporteraient de la vigueur à un pays mollachu.

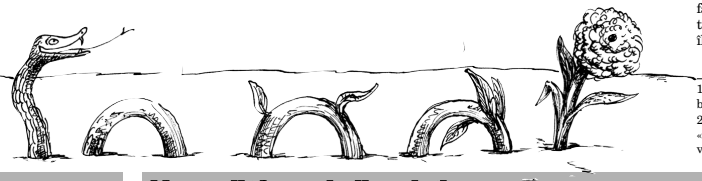
Quant aux migrants souhaitant malgré tout rejoindre l'UE, ils auraient plus de chances de succès en passant par la Suisse que par les frontières extérieures de l'Union. Soit dit en passant, la Suisse disposerait de ce fait d'un moyen de pression sur les Vingt-Huit aussi fort que celui qu'avait Kadhafi: de quoi renégocier à son avantage certains accords bilatéraux!

Mais les avantages iraient au-delà de la question de la migration. La marine suisse, disposant enfin d'un accès à la mer, pourrait prendre l'essor qu'elle n'a jamais pu amorcer depuis Marseille ou Gênes. La construction d'un port important à Lampedusa ne devrait pas effrayer les ingénieurs suisses rompus au Gothard et aux barrages gigantesques. Dès lors, rien que la filière de la marine représenterait une telle croissance d'emplois que l'affluence de migrants ne suffirait peut-être pas, et qu'il faudrait rapatrier des Suisses aussi. En outre, la Confédération obtiendrait des concessions maritimes et des eaux territoriales. Peut-être même des richesses inattendues dans le sous-sol. En tout cas des droits de pêche, espadon et raie manta s'ajoutant aux perches et féras. Par ailleurs, Lampedusa et ses 5'000 habitants (chiffre destiné à croître rapidement) pourrait devenir le deuxième canton italophone de Suisse, et désenclaver le Tessin de son particularisme (1), tout en rééquilibrant légèrement les rapports entre Suisse latine et Suisse germanique. Le guépard de Lampedusa ferait alors concurrence au léopard de Locarno! L'aviation militaire suisse obtiendrait enfin un terrain d'exercice sans montagnes. Alinghi, un terrain d'entraînement sans eau douce. La Rega, en acquérant des hydravions, une nouvelle raison d'être. Quant aux coûteuses courses d'école et autres camps de mer à l'étranger, ils seraient remplacés avantageusement pour le pays par une sortie lampédusaine.

Du point de vue économique, même s'il fallait dans un premier temps investir de l'argent, l'opération deviendrait vite rentable, avec le développement de la marine: et même sans ça, les bénéfices du tourisme (2) devraient suffire à contrebalancer les investissements. Si malgré tout l'argent venait à manquer, il serait d'usage et accepté, comme Fernand Braudel l'a bien montré, qu'en tant que nouvelle force en Méditerranée, la Suisse s'adonne quelques années à la piraterie. L'approvisionnement de l'île, par l'importation via le grenier sicilien voisin, ne devrait pas poser de problème. Le développement du commerce et des échanges avec l'Afrique du Nord rendrait aussi la Confédération moins dépendante de l'UE. Et puis la neutralité de la Suisse, empêchant la réinstallation d'une base de l'OTAN, prétexte à des tensions dans les années 1980, tranquilliserait la population de la région.

On le voit, cette solution n'apporte que des avantages à toutes les parties. Puissent sénateurs et députés s'empresser de s'en emparer! Et si cela ne devait faire que déplacer le «problème» de la migration, rien n'empêcherait d'annexer d'autres îles, ainsi que Ceuta et Melilla.

A. F.



1) Car les Grisons italophones sont toujours oubliés.

2) Une des plages de Lampedusa a été votée «meilleure plage du monde» par le site Tripadvisor en 2013. Les migrants apprécieront…

Devoir de souvenirs de vacances

Paris (France), juin 2013

Une nouvelle grande cause

Luttons contre l'innumérisme!

20 Minutes, 6 septembre 2013

L'actualité psycholinguistique

Le malaise contemporain: une hypothèse

Sommes-nous tous schizo(phrènes)? Qui penserait que sous ce titre aguicheur se cache une sérieuse étude de psycholinguistique? Et pourtant, tel est bien le cas.

La question de savoir dans quelle mesure le langage joue un rôle important dans notre représentation du monde est un problème central de la philosophie du langage. Elle est déjà présente dans la philosophie antique, par exemple dans le *Cratyle* de Platon. Elle se retrouve au XVII[e] et au XVIII[e] siècle: Leibniz a posé très directement la question dans son *Dialogue sur la relation des choses et des mots*. L'idée selon laquelle le langage conditionne la pensée sera reprise sous diverses formes par de nombreux penseurs jusqu'au XX[e] siècle.

Selon l'hypothèse de Sapir-Whorf, les représentations mentales dépendraient même des catégories linguistiques; autrement dit, la façon dont on perçoit le monde dépendrait du langage. Cette forme de relativisme culturel a été développée par l'anthropologue américain Edward Sapir, puis défendue de façon radicale par son élève, Benjamen Lee Whorf. Partisan de cette vision du rôle du langage dans la pensée, Jean-Marie Durabert, professeur de linguistique à Paris VI, s'est penché plus précisément sur deux caractéristiques du locuteur français d'aujourd'hui: d'une part, la tendance à fuir les mots trop longs et, en sens contraire, celle d'en rajouter et de ne pas se contenter de vocables simples.

Les exemples choisis sont nombreux et convaincants, et chacun de nous pourra en trouver d'autres. Certes, depuis longtemps, les écoliers attendent la récré, et nous allons au ciné, mais, de nos jours, cette recherche du raccourci s'est accélérée de manière exponentielle. Ainsi, à la télé, nous regardons les infos ou un docu et cherchons à éviter la pub. Dans la salle d'attente du psy ou du physio, nous lisons *L'Hebdo* ou *Le Mag*, parfois des articles écrits sous un pseudo. Pour les vacances, choisissons le Club Med. Au resto, prendrez-vous un déca? Êtes-vous accro aux produits bio? Les pros comme les ados sont friands d'applis. La pharma brille par ses exportations. On peut visiter des expos ou assister à un concours d'impro, aller voir un ami à l'hosto. Et si J.-M. Durabert connaissait les péripéties du bout du lac, il aurait ajouté l'horrible agglo comprenant Genève et son arrière-pays.

Et en sens contraire maintenant. Ce n'est parfois qu'une minime augmentation: on n'entre plus, on rentre; on ne reparaît pas, on réapparaît. Mais elle est souvent plus marquée: il y a bien longtemps que les modestes techniques ont cédé la place aux technologies. On ne s'intéresse pas à un problème ou à un thème, mais à une problématique ou à une thématique. On ne cache ni ne dissimule: on invisibilise. Il ne suffit plus d'être actif, il faut être proactif. L'oculiste est détrôné par l'ophtalmologue. Nous n'allons plus chez la manucure, mais chez la prothésiste ongulaire. Des circonlocutions aussi, pour faire plus savant. Plus de vie en danger: le pronostic vital est engagé. Mal au dos? Non: au niveau du dos. Aucun cas n'est simple: tous sont d'espèce ou de figure. Et la plus belle de toutes, à mon avis: on ne se demande plus si…, on se pose la question de savoir si…

Tels sont quelques-uns des exemples qui servent à étayer la thèse de J.-M. Durabert. Pour lui, ces deux mouvements en sens contraire reflètent la psychologie du locuteur de langue française. D'une part, nous sommes sans cesse confrontés à l'urgence, obligés d'aller vite, toujours plus vite pour soutenir la cadence de la vie moderne. Nous sommes dans l'illusion qu'en raccourcissant les mots nous gagnons un peu de ce précieux temps si nécessaire. D'autre part, nous voulons nous montrer conscients du fait que nous vivons une époque dominée par la science, par des notions difficiles à comprendre. Il faut donc recourir à des formes savantes pour les exprimer. S l'on continuait à utiliser des mots simples, on risquerait de passer pour rétrograde ou, pire, ignorant.

De tout cela peut résulter une dissociation, une désagrégation de la personnalité, contrainte d'abriter tour à tour, voire simultanément, ces deux tendances. L'utilisation du mot schizophrène par l'auteur est sans doute un clin d'œil pour illustrer le besoin de s'affirmer en plein accord avec la modernité, car en réalité ce grave désordre ne touche heureusement qu'un faible pourcentage de la population. Il n'en reste pas moins qu'il est possible, aujourd'hui, de discerner, sinon une maladie, du moins un véritable malaise.

Le remède? J.-M. Durabert le voit dans une remise en place (un repositionnement?) de la personnalité, engendrant la capacité de résister aux pires influences extérieures, notamment celle de la pub(licité). Ce qui n'est pas simple.

C. M. de A. P.

Jean-Marie Durabert
Sommes-nous tous schizo(phrènes)?
PUF, 2013, 172 p., Frs 32.70

Le cœur sombre du continent noir

AUTREFOIS les écrivains voyageurs, lorsqu'ils n'étaient pas des scientifiques, étaient souvent des cancres. Malheureux au sein d'un groupe, rétifs à l'autorité en général, ils partaient découvrir le monde pour se rendre compte par leurs propres moyens de ce à quoi ressemblait le pays qui les avait passionnés et fait rêver tout petits. Une fois arrivés sur place, ils s'apercevaient qu'une réalité ne peut être vraiment complète que si on la comprend et que les gens qu'ils rencontraient n'avaient pas toujours les moyens de leur expliquer l'histoire et la culture de leurs propres pays. Alors, en autodidactes, certains se replongeaient dans les livres et les études pour arriver souvent à des degrés de connaissances impressionnants. D'autres se contentaient de jeter en vrac leurs impressions de voyage, parfois avec grâce, talent et surtout une intelligence qui leur permettaient de ne pas s'aventurer de manière trop péremptoire dans des domaines qu'ils ne maîtrisaient pas. D'autres encore, pourvus d'un sens inné du conte qui charmait les lecteurs crédules, ne s'embarrassaient pas trop de vraisemblance. Pour gagner leur vie, le journalisme a souvent été une bonne roue de secours, puis ce métier est lui-même devenu source de légitimité dans ce type d'écrit.

De nos jours presque toutes les régions du monde ont été explorées, tout et son contraire a été dit sur chaque région, période ou régime politique et beaucoup des nouveaux voyageurs racontent leurs périples au travers de leur cheval, bicyclette ou famille sans forcément beaucoup d'égards pour les réalités rencontrées. Heureusement on trouve aussi des auteurs soucieux de comprendre et de faire comprendre un pays au travers des travaux universitaires déjà existants, mais aussi de donner la parole aux habitants du cru.

Belge, historien et philosophe, fils d'un ingénieur qui travailla pour Chemins de Fer du Bas-Congo-Katanga, il paraissait logique que David Van Reybrouck s'intéresse au Congo. Cherchant une bonne synthèse sur ce pays qu'il s'apprêtait à visiter en 2003 et ne la trouvant pas, il a donc décidé de l'écrire lui-même. De nombreux voyages plus tard, des centaines de rencontres faites et une copieuse bibliographie travaillée, son ouvrage est une passionnante mine d'informations sur ce pays.

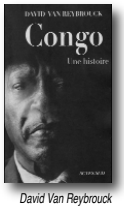
À 24 ans déjà, Léopold II roi des Belges estimait que son pays était trop petit et qu'une colonie lui était indispensable. C'est grâce à quelques explorateurs mercenaires qu'un gigantesque territoire se retrouva dans l'escarcelle personnelle de l'ambitieux monarque. Prétendument au nom de la lutte contre l'esclavage, il parvient à faire admettre à la communauté internationale son droit sur un territoire septante-sept fois plus grand que le sien. Que le territoire en question n'ait aucune unité historique, linguistique ou culturelle importait peu. Les autres puissances coloniales s'étant déjà servies dans les environs, on agrippa ce qui restait. Commence une aventure extraordinairement coûteuse en vies humaines. Les habitants sont censés ne plus être esclaves, mais leur condition de vie empire. Un esclave, on le nourrit et on prend soin de lui, il est après tout une richesse. Un colonisé, on le (mal)traite comme on veut. Cruautés gratuites, travail obligatoire non rémunéré qui empêche de cultiver ou de produire les biens nécessaires au troc et à la survie, les Congolais ne sont là que pour produire des richesses pour le lointain monarque qui se garde bien d'aller leur rendre visite. Malgré cette avidité, la colonie reste un gouffre financier et, en 1908, le gouvernement belge reprend le flambeau suite à une campagne d'autres puissances coloniales cherchant à récupérer le gâteau.

Alors que le pays est doté d'immenses richesses naturelles, la suite de son histoire n'est pas plus réjouissante. Maltraitance, gestion calamiteuse, corruption, division des ethnies pour mieux régner, rien ne prépare le pays, une fois l'heure de la décolonisation sonnée, à prendre en main son destin. Une cohorte de dictateurs en fera son beurre. Encore aujourd'hui, si nos médias ne sont pas occupés ailleurs par des conflits plus à la page, on peut lire dans nos journaux des récits des violences qui le secouent continuellement.

De toutes les thématiques abordées, c'est peut-être la religion qui est la plus étonnante. Abreuvé par tous les courants missionnaires existant, les Congolais ont eu leur génie propre pour investir ces lieux de rassemblement. Lieux de résistance, de construction identitaire, les églises sont florissantes et pratiquent parfois de bien curieux cultes.

C'est en se basant sur des sources orales étonnantes, des mémoires, des documentaires et des travaux académiques que David Van Reybrouck construit magnifiquement son récit. Le destin individuel illustre et éclaire parfois la «grande histoire», mais jamais au détriment d'une vision large et généreuse des différentes périodes.

J. S.



David Van Reybrouck
Congo. Une histoire
Actes Sud, juin 2012, 711 p., Frs 42.60

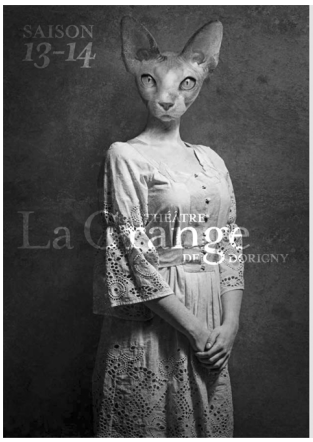
François-Xavier Fauvelle-Aymar
Le rhinocéros d'or,
histoires du Moyen Âge africain
Alma, 2013, 318 p., Frs 44.30

Prenant son parti du manque de sources écrites locales pour l'Afrique entre la fin de l'Antiquité et la période coloniale, François-Xavier Fauvelle-Aymar a choisi de nous présenter le Moyen Âge africain sous forme de fragments, *«à la manière d'un vitrail»* précise-t-il dans son avant-propos. Il résulte de ce choix une trentaine de «séquences» historiques, qui partent d'un élément porteur d'information: texte arabe ou portugais, reste archéologique, objet retrouvé sans indication de provenance, etc.

À partir de l'analyse de cette «trace», l'auteur met en œuvre son immense érudition pour apporter son éclairage sur les différents aspects, essentiellement économiques, que l'on peut reconstituer des États et des civilisations africains entre le VIII[e] et le XV[e] siècles. Ce choix procure un vrai bonheur de lecture, encore enrichi par des notes bibliographiques minutieuses, qui permettent de saisir la progressive construction des savoirs dans le domaine. Des États vastes et prospères, comme le Mâli et le Ghâna (qui ne correspondent pas du tout aux pays portant ces noms aujourd'hui) ou la ville de Grand Zimbabwe dressent alors leurs contours, bien différents de l'image misérabiliste des populations précoloniales encore trop souvent véhiculées.

Du Sahel à Madagascar, ces civilisations semblent étroitement liées au commerce avec le monde arabo-musulman, et dans une moindre mesure avec l'Inde, à tel point que l'auteur les définit comme États-courtiers, étapes d'échange sur la route des navires et des caravanes. De cette analogie ressort l'idée du Sahara comme une mer (en arabe *sahil* signifie rivage), avec ses convois, ses ports et ses îles. L'échange des ressources (or, ivoire dans un sens; sel, métaux, cauris dans l'autre) marque l'histoire africaine, comme pour la plupart des régions du Vieux Monde, à ceci près que très tôt, avant l'arrivée des Européens, une ponction de main-d'œuvre à sens unique se met en place avec le système de la traite orientale, dans lequel ces sociétés servent d'intermédiaire rémunéré. Viendra la traite occidentale, qui créera d'autres États-courtiers sur la rive atlantique, et remplacera largement l'échange par la prédation. *(C. S.)*

(Annonce)



Dans le cadre du partenariat entre les Librairies BASTA et le Théâtre La Grange de Dorigny
2 abonnements «Grande Faim» sont offerts aux abonnés de La Distinction

Cet abonnement permet de voir tous les spectacles de la saison et de suivre les stages de La Grange gratuitement (dans la mesure des places disponibles)
+
donne accès au circuit «Grand 8», un tarif préférentiel de 8 CHF aux théâtres Arsenic, 2.21 et CPO-Ouchy
+
donne accès à un rabais de 20% au CityClub Pully (selon tarif)

Programme complet sur www.grangededorigny.ch

Pour participer, écrire à culture@unil.ch en indiquant «abonné à La Distinction»

***In vivo**, penser la santé*
Édité par le CHUV, n° 1, novembre 2013, 80 p., gratuit

Connaissez-vous la *Health Valley*? C'est le nouveau nom que porte le triangle Genève-Sion-Neuchâtel, avec la ziggourat du CHUV comme centre de gravité. En effet, le banal *CHUV-magazine* a été transmuté en une revue dotée d'*«une ambition plus large: raconter l'évolution de la médecine et des soins, avec un accent particulier sur les innovations qui caractérisent la "Health Valley" lémanique»*.

L'hôpital lausannois et l'agence de presse LargeNetwork (autrefois Largeur.com) se sont associés pour produire, financé par un *«partenariat public-privé»* dont on s'impatiente de connaître les modalités, un dense magazine au graphisme branché (textes en corps 7) et rédigé dans cette novlangue entrepreneuriale, qui affirme toujours qu'*«il n'y a pas de laisser-aller, la concentration et l'engagement sont maximals»* (p. 72). On y trouve à toutes les pages des *start-up* qui *«lèvent des fonds»*, des *«incubateurs d'idées»*, des *«opportunités»* économiques (4 fois dans la même colonne) ou encore des *«géants medtech»*. D'un médicament contre le cancer de la prostate, on saura seulement qu'il *«a généré plusieurs milliards de dollars depuis son lancement»*. En très gros caractères, un *«président des associations du commerce et de l'industrie de la technologie médicale»* nous assène que *«ce n'est pas à la technologie médicale de payer la facture.»* Une photo très souriante du directeur de Google est là pour rassurer les malades: son entreprise a décidé de *«s'attaquer au vieillissement»*. Mieux, IBM a conçu un *«superordinateur»* qui va *«transformer en profondeur le rôle du médecin»* et *«métamorphoser le système de santé»*; il a d'ailleurs déjà fait ses preuves en remportant haut la main le jeu télévisé *Jeopardy*. Sautons à la page 69, qui contient un portrait d'un foldingue, *«consultant en technologies digitales»* de Denver, qui porte sur lui une demi-douzaine de capteurs mesurant en permanence son état de santé. Hélas, l'actualité se montre parfois cruelle pour les accros aux «tendances». Ces dernières semaines, la presse nous a appris que le centre de la *Health Valley* va quelque peu se déplacer vers l'ouest avec l'installation du *Human brain project* du côté de Genève et que la société Shire, présentée en page 11 comme un fleuron de cette *«terre d'opportunités»* qu'est la Suisse occidentale, envisage de la quitter pour sa rivale, la *Low Tax Valley* zougoise.

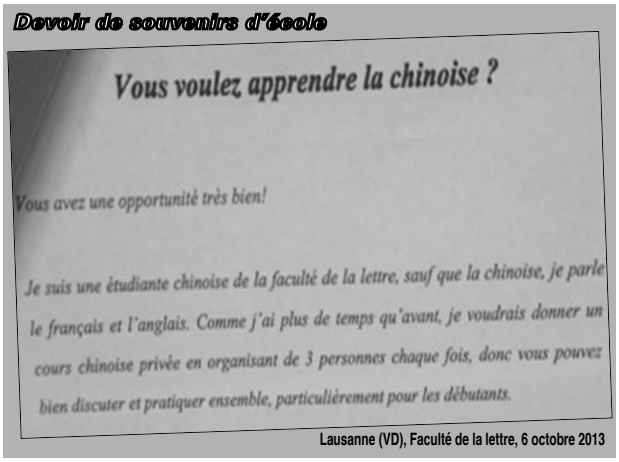
Comme il se doit dans une publication moderne, la frontière, totalement dépassée, entre rédactionnel et promotionnel est battue en brèche, et l'on trouve en page 11 un papier du directeur du site Internet qui a posé sa pub en page 16. Enfin il serait injuste d'oublier le *«supplément infographique»* baptisé, lui aussi en latin, *In extenso*, entièrement consacré à la *«science du jogging»*, qui permettra aux *top managers* du *medtech* d'optimiser leurs galops par le *retro-running* grâce à leur *coach* numérique.

Édité en français et en anglais, *In vivo* sera diffusé *«auprès des plus grandes universités mondiales, mais aussi au sein de nos ambassades scientifiques de San Francisco, Boston ou Singapour»*. L'idéal médical, cher au Dr Knock, est enfin atteint: que ce soit comme objet de soins ou comme lecteur, le patient a disparu. *(J.-F. B.)*

Devoir de souvenirs de vacances

Prague (Tchéquie), au bout du pont Charles, juillet 2013

Devoir de souvenirs d'école



Lausanne (VD), Faculté de la lettre, 6 octobre 2013

Argent, famille, patrie

Alan Pauls
Histoire de l'argent
Traduit de l'anglais (Argentine) par Serge Mestre
Bourgois, août 2013, 253 p., Frs 31.–

Ce livre, un roman sans doute, encore que la mention ne figure pas sur l'ouvrage, qu'il n'y a pas de dialogues, que, hormis deux personnages féminins secondaires, les noms des protagonistes sont tus et qu'il ne comporte qu'un seul et unique chapitre, dont on ne dira pas qu'il se lit d'une traite, vient clore une trilogie argentine entamée avec *Histoire des cheveux* et *Histoire des larmes* (même éditeur).

Osons: ce «roman» surprenant, qui n'a pas usurpé son titre, nous parle de l'argent et de l'Argentine en même temps. Un roman aux phrases aussi interminables que cadencées, enrichies de parenthèses, longues, souvent ouvertes et rigoureusement fermées.

La trame pourrait se résumer de la sorte: le parcours d'un individu, depuis sa «tendre» enfance, fils unique de parents divorcés, dans les années 70, jusqu'à sa trentaine, lorsqu'il devra prendre en charge la situation décatie, sur le plan de leur santé comme sur celui de leurs ressources (l'une n'allant pas sans les autres) de sa mère et de son père. Il s'agit du narrateur, car il est omniprésent, mais il est présenté comme *il*, ce qui ne facilitera pas les choses dès lors que d'autres *il* interviennent dans le déroulement de l'histoire.

Tout est dans le parcours, dont les contours sont somme toute ordinaires, si ce n'était le cadre dans lequel il se déploie. En un mot: l'argent. Reste qu'on ne saurait définir l'argent en un mot, ni même celui dont *il* disposera par d'avantageux héritages. *«C'est tout ce qu'il aura toujours à savoir de ce magma qui le fascinera et lui échappera systématiquement: la logique financière. Non "son" argent n'existe pas. L'argent n'est pas quelque chose de personnel, ce n'est pas une propriété, il n'appartient à personne. L'argent est ce qui se trouve toujours avant l'argent. C'est cet océan sans limites, pur horizon, où seconde par seconde des millions de liasses comme la sienne débouchent, provenant de partout, perdant leur identité à peine s'y immergent-elles, survivent dans un état informel, amnésiques, toute trace de leur origine effacée ainsi que toute définition de quantité, puis dans le meilleur des cas redeviennent ce qu'elles étaient lorsque quelqu'un, d'une côte surgie du néant, s'en souvient et les reconnaît et les livre à nouveau à la circulation quotidienne, enrichies des cicatrices que les aventures et les dangers ont gravées en elles.»*

Pareilles considérations, toutes théoriques soient-elles, illustrent la trajectoire privée du héros. *Histoire de l'argent* relève au plus près de la vie privée du personnage. Son père et sa mère sont des repères aussi fragiles que constants, décrits avec profondeur par les formes d'amour, contrastées (tout comme l'est leur traitement de l'argent, abondant celui-ci), dont ils lui font preuve avec plus ou moins de bonheur mais avec détermination. Ses rencontres amoureuses, rares, se voient inscrites dans les modalités matérielles dans lesquelles elles se développent et se détériorent.

Il faut bien être né quelque part. C'est l'Argentine sur trente ans d'histoire, avec ses changements, plus de régimes politiques –certains épouvantables– que de mœurs financières qui se voit ici dépeinte, comme en passant, par allusions qui sont autant de coups de dague. Un pays qui offre tant et tant d'opportunités de s'enrichir, de façon licite parfois, sans se compromettre avec les corps constitués, parfois. Mais pas toujours. À l'origine de toute fortune il y a un crime, disait Balzac. Il s'agit d'une image bien entendu….

Histoire de l'argent développe subtilement, très subtilement cet le lecteur n'est pas toujours certain d'en saisir les entrelacs, les mystères d'une famille argentine, composée, recomposée, décomposée, pour laquelle l'argent tient lieu de respirations et d'étouffements. On s'attachera, c'est certain, au personnage de *il*, qui agrémente la relation de son histoire tourmentée de quant-à-soi littéraires et cinématographiques. Ainsi ce bref et bel hommage à Jean-Luc Godard, du temps où il s'adonnait au cinéma, dont *il «admire tout, depuis ses lunettes en cul de bouteille jusqu'aux pattes de ses pantalons, étroites, trop courtes, en passant par ses femmes, surtout ses femmes, et ces rafales musicales qui font irruption comme des bourrasques de pluie (…).»*

Il faut s'accrocher pour pénétrer comme pour s'installer dans ce roman. Osons encore ceci: le lecteur en aura pour son argent. *(G. M.)*

Devoir de souvenirs de vacances

Antibes (France), 19 juin 2013

Travelling arrière

Le Chagrin des Russes

«Que Dieu nous préserve de naître en URSS et de vivre en Russie.»

EN aura-t-on jamais fini avec la Russie? À en juger par l'état d'absorption intellectuelle et affective dans lequel nous a plongé le dernier ouvrage traduit de Svetlana Alexievitch, il semble qu'il faille nous résigner à subir l'irrésistible attraction émotive qu'exerce sur l'esprit cette masse sombre au destin énigmatique. Non, la Russie n'est décidément pas soluble dans l'indifférence!

Svetlana Alexievitch, ukrainienne d'origine et domiciliée à Minsk en Biélorussie, a grandi et mûri dans l'ancienne URSS. Elle a assisté, adulte, à la dissolution de l'Empire et l'émergence des réalités nouvelles sur fond de cette disparition. Elle rassemble dans ce livre le fruit de vingt années de rencontres et de conversations, glanées çà et là au fil des événements, souvent enregistrées sur magnétophone.

Partant du constat que l'évolution a produit au XX[e] siècle une variété à ce jour inédite: l'*homo sovieticus*, et que cette variété, à laquelle elle appartient, est de par l'inéluctable renouvellement générationnel en voie d'extinction, la chroniqueuse s'attache à en consigner les traces évanescentes. C'est que les membres de cette civilisation soviétique ont en commun *«un lexique à eux, leur propre conception du bien et du mal, des héros et des martyrs»*. Ils partagent également un rapport particulier à la mort, résultat d'une histoire politique interne et externe éminemment tragique. Aspect qu'une phrase du livre synthétise dans une formule frappante: *«Soit nous étions en guerre, soit nous nous préparions à la faire. Nous n'avons jamais vécu autrement.»*

Pour en témoigner, Svetlana Alexievitch privilégie une approche individuelle de préférence à la description des lames de fond du devenir historique. Elle se focalise sur les émotions, parce que celles-ci entrent dans le champ d'une appréhension plutôt littéraire qu'historienne. Écoutons-la exposer sa méthode: *«Je ramasse brin par brin, miette par miette, l'histoire du socialisme "domestique", … "intérieur". (…) Je pose des questions non sur le socialisme, mais sur l'amour, la jalousie, l'enfance, la vieillesse. Sur la musique, les danses, les coupes de cheveux. Sur les milliers de détails d'une vie qui a disparu. C'est la seule façon d'insérer la catastrophe dans un cadre familier et d'essayer de raconter quelque chose. (…) L'histoire ne s'intéresse qu'aux faits, les émotions, elles, restent toujours en marge.»*

Cette sorte de requiem pour une Union soviétique défunte laisse donc retentir une polyphonie, qui se mue à l'occasion en cacophonie. Une parvenue débrouillarde tout acquise aux valeurs fric et prestige, parfaitement à l'aise dans le nouvel ordre des choses, peut y succéder à un nostalgique de la grandeur impériale stalinienne. Autant de témoignages, autant de voix et de langues (façons de parler) diverses. Des hommes, des femmes de tous âges et de conditions ou d'opinions variées s'expriment. Parfois même, ils sont apparentés ou étroitement liés entre eux: ascendants et descendants, ou (ex-)époux, ce qui offre toujours un contre-éclairage intéressant. Et leurs dépositions nourrissent au fur et à mesure de la lecture un irremplaçable catalogue de *choses vues*. Quelques thèmes récurrents se dégagent pourtant.

Une litanie du désenchantement

Parmi ces thèmes sourd l'antienne d'un désenchantement quasi général. Beaucoup regrettent l'époque où l'on refaisait le monde dans les cuisines, ces tribunes de la dissidence privée, où la dureté des temps vous forçait à s'inventer des joies simples, mais où l'inégalité des conditions était moins criante, où l'on pratiquait le culte des livres et l'on était prêt à s'encolonner pour assister à un récital de poésie aussi bien qu'acheter du saucisson, où la frénésie pour les objets de consommation n'était pas devenue obsessionnelle comme aujourd'hui, que de ces derniers l'on soit privé ou qu'on s'en gave ignominieusement.

Chez ces désenchantés-là prédomine la frustration des espoirs déçus qu'avait engendrés la césure de 1991, lorsque fut enrayé par une mobilisation démocratique, dont sut tirer parti Eltsine, le putsch anti-Gorbatchev. Gorbatchev symbolisait la libéralisation assortie des tickets de rationnement. Eltsine, lui, parut inaugurer une aube démocratique jusqu'au coup de frein brutal de 1993, la remise au pas de la *douma* et l'appropriation des richesses du pays par une camarilla d'habiles coquins qui surent engranger, rachetés à prix bradé à leurs concitoyens aux abois, les fameux *vouchers* ou bons de privatisation, fonctionnellement l'équivalent russe des assignats.

Chez d'autres gens plus ordinaires, et pas uniquement de vieux patriotes frustrés de se sentir les naufragés de l'Histoire, perdure la fierté contrariée de l'Empire perdu, accrue par la meurtrissure d'avoir à endurer le dénigrement systématique du passé, de ce qui constitua le ciment des peuples soviétiques: telle la victoire de 1945 obtenue au terme de la «grande guerre patriotique» contre l'envahisseur et célébrée le 9 mai (date de l'armistice selon l'heure de Moscou), ou la gloire insigne d'avoir, avec Gagarine, expédié le premier humain dans l'espace. C'est toute une épopée, une souffrance qui se voient dépréciées, tout un légendaire jeté aux oubliettes.

Certains thèmes filent leur trame à travers plusieurs témoignages. Il en est qui renvoient au passé soviétique. Ainsi la déroutante proximité des victimes avec leurs dénonciateurs ou leurs bourreaux; souvent ils résident dans les mêmes endroits, se croisent, se côtoient. Ainsi, l'insurmontabilité dans la mémoire des anciens *zeks* de leur expérience du goulag, difficilement communicable, et paradoxalement, des éclairs de bonheur, eux aussi intransmissibles, que leur ont parfois procurés ces moments extrêmes. Ou encore le rôle omniprésent des femmes dans ce tableau. Comme le remarque une interlocutrice de l'auteure, musicienne professionnelle ayant connu un amour lumineux avec un rescapé des camps déporté à l'âge de 16 ans: *«Les femmes russes n'ont jamais vécu avec des hommes normaux. Elles leur servent de médecins, elles les soignent. Elles considèrent l'homme un peu comme un héros, et un peu comme un enfant. Elles sont là pour le sauver. (…) Chez nous, les femmes sont obligées d'être plus fortes que les hommes.»*

D'autres thèmes connotent un passé plus récent. Tels sont, dans les années quatre-vingt-dix, l'intimidation de personnes vulnérables par des gangs les expropriant de force de leur logement dans un but de spéculation immobilière. Ou les bas-côtés, les dessous sombres des deux guerres de Tchétchénie et, thème lié, les bizutages dans l'armée, l'impasse faite sur le suicide de nombreux engagés. Ce sont encore le retour galopant de l'antisémitisme et, dans un registre annexe, les assommades et ratonnades dans le grand Moscou, tolérées sinon encouragées par le pouvoir, des populations caucasiennes ou tadjikes. Et partout éclate la différence patente entre les centres urbains rénovés, ces vitrines où s'étale la réussite des nouveaux riches (1), et les périphéries des villes ou les confins du pays ressenti dans la profondeur territoriale de ses onze fuseaux horaires. *«Moscou est russe, capitaliste… Mais la Russie, elle, est restée ce qu'elle était –soviétique.»* relève une documentariste habituée à arpenter la province.

La puissance du vrai

Au terme de cet accablant état des lieux, chacun restera durablement hanté par tel récit ou tel autre, selon sa sensibilité particulière. J'en retiendrai trois, dans le désordre. D'abord, à la fracture caucasienne de cet immense empire scindé par l'éparpillement nationaliste où, comme dans l'ancienne Yougoslavie, des voisins de toujours se découvrent irréductibles antagonistes, la bouleversante histoire d'amour d'un Roméo azéri appelé Abulfaz et de sa Juliette arménienne prénommée Margarita, tous deux vomis par leurs communautés respectives. Grandie dans Bakou, capitale de l'Azérie, Margarita l'Arménienne demeure inconsolable d'être exilée de la mer de son enfance. Ensuite, formidable canevas pour une pièce en un acte, la confession hallucinée que, dans la pénombre, dévide au promis de sa fille, un soir d'alcoolisation méthodique et partagée, un ancien tchékiste, sans rien dissimuler de ce qui fut son métier de boucher sur l'homme pendant les années trente; et à la fin, on a tout compris des arcanes de la subtile distribution, par les responsables des Organes, des rations de vodka et d'eau de Cologne. Épouvanté, le futur gendre s'enfuira sans oser donner d'explication à sa fiancée. Enfin, la dostoïevskienne destinée d'une amante mystique qui abandonne un mari adorant et trois enfants aimés pour rejoindre sur une île loin dans le Nord, puis épouser, un forçat homicide condamné au pénitencier à perpétuité, parce qu'une photo lui révèle que c'est l'homme même dont elle est, de l'avoir aperçu en rêve, tombée amoureuse… À lire fable si mirobolante, on se dit que c'est en vain que le communisme réel comme le capitalisme débridé ont roulé sur les interminables étendues de ce vaste pays, sans parvenir à tarir la source d'une manière proprement russe d'incarner la condition humaine.

Hormis les désabusés *Commentaires d'une femme ordinaire* en guise de bref et ironique épilogue, Svetlana Alexievitch clôt son livre sur le témoignage d'une étudiante rafflée par la sauvage répression de la manifestation anti-Loukachenko du 19 décembre 2010 à Minsk, qui suivit la réélection truquée de l'ubuesque président biélorusse. Le chapitre est intitulé *Du courage et de ce qui vient après*. Et si là, derechef, l'insondable tristesse qui court à travers tout l'ouvrage nous incite à gager que ce monde recèle encore d'inentamées provisions de malheur qu'aucune utopie, religieuse ou laïque, n'épuisera jamais, quelque chose comme une entêtante aria nous chuchote aussi, dans le creux de l'oreille, le beau mot de l'humoriste juif Stanislas Jerzy Lec, qu'aurait pu citer –l'eût-elle connu– Svetlana Alexievitch: *«Ne succombez jamais au désespoir, il ne tient pas ses promesses.»*

J.-J. M.

Svetlana Alexievitch
La Fin de l'homme rouge
Actes Sud, 2013, 543 p., Frs 36.50

1) Parmi leurs distractions favorites: rémunérer grassement d'astucieux organisateurs qui leur proposent, comme jeux de rôles, de devenir temporairement SDF ou Khodorkovski… Variante possible: s'adonner en meute à la chasse à un SDF rétribué pour tenter d'échapper à ses poursuivants!

Notules incrédules, croyances, errances

Paraskévidékatriaphobie

Du grec παρασκεβι, vendredi, et δεκατρια, treize: peur du vendredi treize. En ce décembre 2013, il y a un vendredi treize. Horreur: le mauvais présage du quantième devrait être doublé par le millésime.

Treize: chiffre bénéfique, chiffre maléfique? Selon la tradition chrétienne, ce chiffre porte malheur, car le soir de la dernière cène avant la crucifixion du Christ, ils étaient treize à table: les douze disciples plus Jésus. Or par malheur, l'un des commensaux était Judas, le traître.

Quant au vendredi, c'est le jour où le messie des Chrétiens est censé avoir été crucifié. Dès lors une question s'impose: la Sainte Cène a logiquement eu lieu un jeudi. Il y a donc amalgame entre le nombre de convives et le jour fatal, par conséquent pas de vendredi 13 funeste. Pourtant, bon nombre d'hôtels ne comportent ni chambre 13 ni –le cas échéant– de treizième étage. Et on faisait maigre le vendredi – histoire, peut-être, de garder son appétit intact pour la communion du dimanche: mangez, ceci est ma chair…

Pas folles, les loteries transforment à leur avantage ce chiffre et ce jour: elles en font un argument de vente, un jour de chance. Dès qu'il s'agit d'attraper les gogos, tous les moyens sont bons.

Il n'est pas mauvais de connaître l'origine de certaines superstitions. En Chine, c'est le chiffre 4 qui porte malheur: dans les hôtels, pas de chambre 4, pas de quatrième étage. Les billets de loterie portant ce chiffre restent invendus. Là encore, la raison est simple: en chinois, «quatre» et «mort» se prononcent presque de la même façon. Simple exorcisme donc, comme pour la Sainte Cène. Certains Chinois refusent même d'avoir un 4 dans leur numéro de téléphone.

Tant de chiffres à l'avenant… 3 est sacré à cause de la Trinité. Mais le ménage à trois est-il aussi considéré comme sacré? Le 7 est révéré par les Juifs: sauf que le chandelier à sept branches peut aussi en avoir neuf. Ce qui nous sort des nombres premiers, à première vue plus sacrés que les autres, comme par exemple les sept péchés capitaux.

Sauf que les nombres divisibles peuvent eux aussi être sacrés: les Dix plaies d'Égypte, les Dix commandements…

Quant au fameux «nombre de la bête», le 666 de l'Apocalypse, il s'agit simplement de l'addition de la place des lettres de Néron César dans l'alphabet hébreu.

Il n'y a pas que les chiffres, les lettres s'en mêlent aussi, numérologie et kabbale se donnent la main. Jésus a dit: je suis l'alpha et l'oméga – dernière lettre de l'alphabet grec. Aujourd'hui nous disons: de A à Z. Et l'antique devise de l'Autriche était la suite des voyelles: AEIOU, pour, en latin, *Austriae Est Imperare Orbi Universo*, soit «Il appartient à l'Autriche de régner sur le monde entier», ou pire, en allemand, *Alles Erdreich Ist Oesterreich Untertan*, soit «Toute la Terre est soumise à l'Autriche».

Alors, pour concilier chiffres et lettres, ayons recours à Molière:

«SGANARELLE – Mais encore faut-il croire quelque chose dans le monde: qu'est-ce donc que vous croyez?

DON JUAN – Ce que je crois?

SGANARELLE – Oui.

DON JUAN – Je crois que deux et deux sont quatre, Sganarelle, et que quatre et quatre sont huit.

SGANARELLE – La belle croyance que voilà! Votre religion, à ce que je vois, est donc l'arithmétique!» (1)

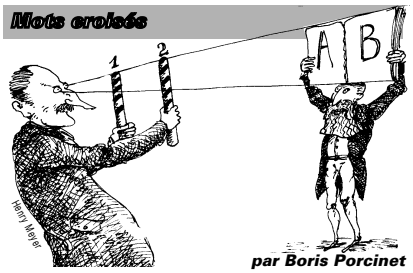
Non, l'arithmétique n'est ni une religion ni une croyance. C'est tout simplement une science universelle sans laquelle tout l'édifice intellectuel construit au fil des millénaires par les êtres humains s'écroule.

Le reste est superstition.

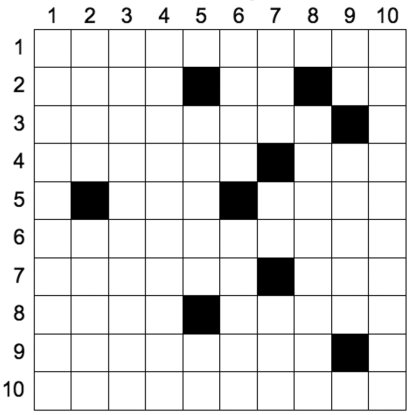
F. C.

1 Molière, *Dom Juan*, acte III, sc. I

Mots croisés



par Boris Porcinet



De gauche à droite

1. A mis de l'eau dans le gaz en Russie.
2. Dégage – Ça coule de source – En première partie.
3. Faites mieux qu'avant, avant.
4. Réfléchit – Poète arabe.
5. Le premier se manifeste – Travaille à la NSA.
6. Ils sont prêts à nous faire des scènes terribles, dont acte.
7. S'en paie une bonne tranche – Ton multiple.
8. Porte avant – Fort distinguée.
9. Le vain du moi.
10. On aimerait bien y goûter, mais il ne faut pas.

De haut en bas

1. A mis de la transparence sur fond rouge en Russie.
2. Monter les pieds – Communiste.
3. Unité de mesure pifométrique.
4. Permet de faire ses courses au marché.
5. Sont face à face – Chute du rein.
6. Exprime un souhait – Entassé dans un coin.
7. Touchée – Cœur de rein – Touché.
8. Font sauter la chaîne.
9. Alors, ensuite, souvent – Chat alors.
10. Serviables.

Jeux de mots sur la frontière des langues (3)

Les annuaires de Courgevaux

La recherche en ligne par nom de rue peut se faire dans les deux langues. Ce n'est pas le cas pour les communes voisines, celle de Faoug dans le canton de Vaud et celle de Münchenwiler dans le canton de Berne où les indications ne sont acceptées qu'en français, respectivement en allemand. Mais on trouve une différence intéressante entre les deux grands annuaires.

Une recherche sur *local.ch* donne tous les numéros de téléphone d'une adresse précise, qu'on l'entre en allemand ou en français. Pour «Haupstrasse 35» ou «route Principale 35», on obtient à la fois:

route Principale 35, 1796 Courgevaux
Téléphone 026 670 [illegible]

Hauptstrasse 35, 1796 Courgevaux
Téléphone 026 672 [illegible]

En revanche, une recherche sur *search.ch* ne donne que les noms de la langue choisie. Pour «Schulhausplatz 4», on obtient:

Schulhausplatz 4, 1796 Courgevaux/FR
026 670 [illegible]

Pour «place de l'École 4», on obtient:

place de l'Ecole 4, 1796 Courgevaux/FR
026 673 [illegible]

À part cela, les deux annuaires concordent. Il semble donc que les habitants décident eux-mêmes de la langue. 86% adoptent encore le français. Les autres utilisent des traductions fidèles: chemin des Grillons devient Grillenweg, chemin des Blés d'Or, Goldkornweg, chemin de la Colline, Hügelweg et chemin des Bourguignons, Burgunderweg. Mais quand le toponyme d'origine locale a perdu son sens, on assiste à la création de véritables monstres tels que Chandosselweg, Beneyweg, Pralyweg et le plus beau: Sarraglanazweg. *Sch.*

Devoir de souvenirs de vacances

Beaugency (France), juillet 2013

(Publi-reportage)

Monsieur,

Nous sommes très flattés par votre proposition d'adaptation alémanique d'*Un jaloux ne peut pas gagner*, d'Henry Meyer, premier volume des Mystères d'Ouzonne qui vient d'être édité par nos soins.

Vous nous dites que vous avez lu le premier chapitre offert en téléchargement à l'adresse www.peripheriscope.com/rompeupol.html et que la satire du monde de la presse était prometteuse. Vous avez aussi beaucoup apprécié que l'arme du crime fût une harpe.

Fort bien, mais sans vouloir vous décourager, nous devons vous rendre attentif aux difficultés insurmontables auxquelles vous risquez de vous heurter.

Si vous voulez respecter le lieu «imaginaire mais presque» du roman, comment allez-vous traduire les expressions locales d'origine patoise dont les lecteurs francophones éloignés apprécieront la saveur et comprendront le sens par le contexte?

Ceci fait, Choppard s'agrippa à un tablar de la bibliothèque, fit mine de le tirer à lui et tomba à la renverse. Sur le dos, les quatre fers en l'air, agitant ses pattes, il figurait assez bien le cancoire chu par terre lorsqu'on a gaulé l'arbre.

– Non, dit-il en se relevant péniblement.

Il avait mimé la situation avec tant de cœur qu'il s'était fait un peu mal. Bien content de n'être tombé que de son haut. Que se serait-il passé s'il avait déguillé de deux mètres? La chute elle-même, il lui aurait sans doute survécu… à condition de ne pas s'énuquer sur les chaises.

Comment allez-vous rendre les faux archaïsmes, les vrais néologismes, les expressions argotiques, et les altérations graphiques? Essayez donc avec cet extrait:

«– Pendant que tu t'arsouillais avec le harpeur, la BBC a été oldupée.

– La Banque Burgonde de Crédit?

– Elle-même. De l'artisanat comme je l'aime! Pas un de ces trucs comme on fait maintenant où ce sont les patrons eux-mêmes qui se chargent de vider les coffres des établissements qu'ils sont surpayés pour diriger, non! Et pas non plus de ces machins de haquaires. Non. Du travail à l'ancienne. De la belle ouvrage, classique, solide, sans fioritures inutiles: un commando qui déboule en fracassant tous les systèmes de sécurité, et suivez la musique, s'il vous plaît, c'est du trois temps, ça, madame: tout le monde à plat ventre! par ici la monnaie! et salut la compagnie! C'est beau! Les grâces réunies du passe-pied et de la cucaracha! Des oldupes comme ça, c'est bien simple, ça vous redonne confiance dans l'humanité.»

Mission impossible. Il ne vous reste que la solution de transposer l'histoire dans une ville «imaginaire mais presque» de Suisse alémanique, Thoric par exemple. Vous pourrez alors traduire les expressions ouzonnaises en dialecte zurichois, créer de faux archaïsmes et de vrais néologismes allemands. Quant aux inventions graphiques, vous trouverez bien un moyen pour les germaniser!

Aux difficultés d'adaptation dues à l'écriture foisonnante du roman s'ajoute l'interdiction absolue faite aux Éditions RomPeuPol par ses statuts de rechercher des subsides, des aides ou des sponsors. Vous serez donc seul à remplir des dizaines de pages de formulaires en ligne pour mendier les sous nécessaires à la traduction auprès de Tellvetia, du Pour-mille de Migroop et d'autres organismes privés ou publics créés pour humilier les créateurs et décourager la création.

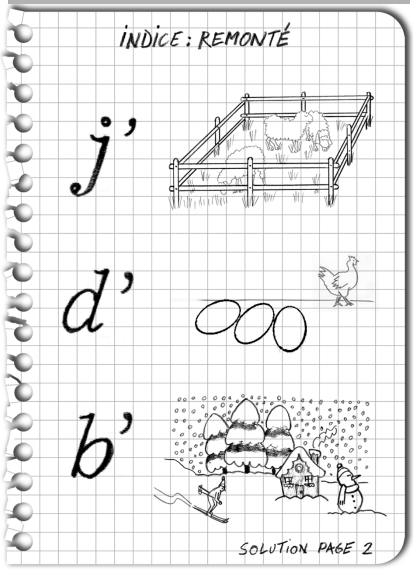
Si l'expérience vous tente encore, nous sommes prêts à négocier les droits d'auteurs, et sans passer par Pro Listeric, promis.

Veuillez agréer nos salutations rompeupoleuses les meilleures.

Henry Meyer
Un Jaloux ne peut pas gagner
RomPeuPol, 2013, 238 p., Frs 25.-

Chaque semaine ou presque, toute l'actualité mondiale et lémanique sur distinction.ch

Rébus de la société



Rayonnement champignacien

Centre commercial de l'île de Labuan (Malaisie), 2013

Grand prix du Maire de Champignac 2013
Règlement

1. **Le Champignac d'Or, honneur suprême, est attribué au premier élu.**
2. **Le Champignac d'Argent, gloire insigne, est attribué au deuxième élu.**
3. **Les lauréats sont exclus de la compétition pour les dix années ultérieures.**
4. **Une mention peut être décernée aux élus suivants. Une pensée émue est adressée aux autres candidats. Les mentionnés peuvent concourir l'année suivante.**
5. **Sont candidates toutes les personnes et institutions romandes et assimilées dont les fleurons d'art oratoire ont été sélectionnés au cours de l'année et publiés dans *La Distinction*.**
6. **Le Grand Jury, clandestin, désigne les candidats. Les membres du Grand Jury élus par le suffrage universel à des fonctions exécutives sont exclus de cette instance.**
7. **L'Académie champignacienne, composée des lecteurs de *La Distinction*, attribue les prix. Les bulletins de vote doivent être déposés manuellement dans les urnes *ad hoc* (librairies Basta!, Petit-Rocher 4, Lausanne ; et Anthropole, Dorigny) ou électroniquement sur le site http://www.distinction.ch (un vote par expéditeur). Ils peuvent également emprunter la voie postale (*La Distinction*, case postale 125, 1000 Lausanne 18). Tout cela jusqu'au 6 décembre à 18h30.**
8. **Les bulletins maculés, déchirés ou commentés seront annulés.**
9. **Le prix ne fait l'objet d'aucune correspondance, d'aucune communication téléphonique, ni d'aucune verrée. Le Grand Jury est incorruptible.**
10. **Les résultats seront proclamés le samedi 14 décembre à 11h30. Tout sera fait pour assurer la présence des récipiendaires à cette grandiose cérémonie…**

Candidat n° 1
«C'est clair que c'est une bonne chose [des sanctions plus sévères envers les cyclistes dopés]. *Moi je suis pour la tolérance zéro, c'est clair que si on peut rallonger la peine, forcément, je suis hyper-positif.»*
Johan Tschopp, coureur professionnel, supra RTS-La Première, 9 janvier 2013, vers 6h00

Candidat n° 2
«Ça me fait mal au ventre. Mais je ne fais pas de la politique pour soulager ma conscience.»
Christian Levrat, président du Parti socialiste suisse, in *24 Heures*, 3 décembre 2012

Candidat n° 3
«Je me réjouis évidemment que Monsieur Kleiber prenne toute la surface de jeu qui est la sienne dans le cadre d'un établissement autonome de droit public, et c'est évidemment une croissance supplémentaire du Réseau Santé Valais que de passer à cette autonomie qui est appelée, et on l'a dit tout au long de la crise, qui est appelée à venir vraiment à travers cette croissance vers une croissance de l'autonomie également.»
Maurice Tornay, conseiller d'État valaisan, supra Canal 9, 22 novembre 2012

Candidat n° 4
«Mais, aujourd'hui que le niveau de confort acoustique général a atteint un niveau appréciable, en tout cas dans les quartiers résidentiels, le bruit des enfants fait tache.»
Sylvie Arsever, sourde oreille, in *Le Temps*, 23 novembre 2012

Candidat n° 5
«C'est pour ça qu'il ne faut pas se faire de fausses illusions.»
Thierry Grosjean, conseiller d'État neuchâtelois, supra RTS-La Première, 6 novembre 2012, vers 17h00

Candidat n° 6
«La Municipalité n'a pas pris la décision de ne pas présenter de préavis. Elle n'a simplement pas pris la décision d'en présenter un.»
Daniel Brélaz, syndic de Lausanne, in *24 Heures*, 3 décembre 2012

Candidat n° 6
«Mais, on l'a entendu tout à l'heure, chaque médaille a deux revers.»
Mathieu Fleury, secrétaire général de la Fédération Romande des Consommateurs, supra RTS-La Première, 17 décembre 2012, vers 12h35

Candidat n° 7
«Vous faites confiance à Sergio Ermotti pour remonter le navire au-dessus de la ligne de flottaison ?»
Simon Matthey-Doret, calfateur, supra RTS-La Première, 5 février 2013
«Les fronts sont au coude-à-coude.»
Le même, en contorsionniste, supra RTS-La Première, 31 octobre 2013, à 7h35

Candidate n° 8
«J'ai eu des chats, mais je n'en ai plus. Ils ont fait l'éducation sexuelle de ma fille. J'en connais un qui s'est accouplé sur le lit de la chambre à coucher et qui a mis bas sur le tapis.»
Suzette Sandoz, zoologue amateure, in *Le Matin Dimanche*, 10 mars 2013

Candidat n° 9
«La gratuité des transports publics ne fait pas recette.»
Arnaud Crevoisier, correspondant local, in *Le Courrier*, 2 février 2013

Candidate n° 10
«Déjà quatorze personnes, dont huit morts, ont été infectées dans le monde par un nouveau coronavirus proche du SRAS.»
Sandrine Perroud, apprentie virologue, in www.24heures.ch, 9 mars 2013

Candidate n° 11
«Dans Télétop Matin, *Anne-Sylvie Sprenger constatait quant à elle que le sexe n'était plus tabou et que dans les interviews, il était dans toutes les bouches.»*
Stéphanie Pahud, linguiste, enseignante à l'École de français langue étrangère de l'Université de Lausanne, in *Les Quotidiennes – Femmes d'opinion*, 10 janvier 2013

Candidate n° 12
«On est toujours à la pointe de l'iceberg ou est-ce qu'on a touché le fond de l'iceberg aujourd'hui ?»
Manuelle Pernoud, plongeuse, supra RTS1, 19 fév. 2013, à 20h20

Candidat n° 13
«Si j'aurais demandé la confiance aux cent quatre-vingts fédérations, je pense que j'en aurais eu cent soixante-dix pour moi ou cent soixante pour parler français.»
Raphy Martinetti, président démissionnaire de la Fédération internationale de lutte, supra Canal 9, 19 février 2013

Candidat n° 14
«La ville n'a pas entretenu ses WC. Elle a privilégié les besoins du tourisme, au bord du lac.»
Jérôme Cachin, fin allusionneur, in *La Liberté*, 21 février 2013

Candidat n° 15
«Sachant que la plupart des gens prennent leur voiture pour effectuer des trajets mesurant moins de 3 km, il est évident qu'il y a encore du chemin à faire.»
Sébastien Jost, autojournaliste, in www.lematin.ch, 27 février 2013

Candidat n° 16
«J'ai pris du muscle où je n'en avais pas besoin pour le remettre au bon endroit.»
Bernard Stamm, navigateur amaigri, in *24 Heures*, 8 février 2013

Candidat n° 17
«…l'occasion aussi, pour Sergei Lavrov, le ministre russe des Affaires étrangères, de rappeler l'importance de la Genève internationale comme plate-forme diplomatique, l'importance de la Suisse et de son travail de lutte contre l'humanité…»
Christian Favre, ennemi public n° 1, supra RTS-La Première, 11 avril 2013, vers 12h40

Candidat n° 18
«Doris Leuthard a pris son aéropage blindé, donc ses collaborateurs personnels et son secrétaire général, avec elle lorsqu'elle a quitté l'Économie.»
Christophe Darbellay, président du PDC suisse, supra RTS-La Première, 25 avril 2013, vers 7h30
«En tout cas, si je compare aux deux législatures précédentes, il n'y a pas de point de comparaison.»
Le même, au top la forme, supra RTS-La Première, 25 avril 2013, vers 7h30

Candidat n° 19
«– La chanson qui vous trotte dans la tête ? – L'ouverture de la Traviata de Giuseppe Verdi, qui ne trotte pas dans la tête, mais m'habite.»
Thierry Grosjean, conseiller d'État à Neuchâtel, in *Le Courrier neuchâtelois*, 3 avril 2013

Candidat n° 20
«Une ferme laitière peut couler si elle ne peut plus livrer de lait.»
Dominique Savary, président de la Fédération suisse d'élevage Holstein, in *La Liberté*, 4 avril 2013

Candidat n° 21
«Nous consacrons plus de la moitié de notre temps à mettre derrière nous les problèmes issus du passé.»
Axel Weber, président du conseil d'administration d'UBS, in *Le Temps*, 18 mai 2013

Candidat n° 22
«Cette proposition recueille l'unanimité des avis favorables.»
Jean-Luc Chollet, rapporteur de commission auprès du Conseil communal de Lausanne, 17 avril 2013

Candidate n° 23
«La décision de se faire enlever ses deux seins, pour prévenir la maladie, est à double tranchant.»
Christine Savioz, journaliste, in *Le Nouvelliste*, 24 mai 2013

Candidate n° 24
«Je constate qu'on cède toujours avec le couteau sous la gorge et le poignard dans le dos, et ça, ça me fait mal au ventre.»
Micheline Calmy-Rey, ancienne conseillère fédérale, supra RTS-La Première, 4 juin 2013

Candidate n° 25
«Il y a en tout cas un préjugé, conforté par la mort tragique de Marie, auquel on peut tordre le cou.»
Fati Mansour, journaliste de tact, in *Le Temps*, 14 juin 2013

Candidat n° 26
«Le pays se trouve aujourd'hui dans l'impasse. Laquelle a ouvert la voie aux plus grandes mobilisations depuis l'éviction du président Fernando Collor de Mello en 1992.»
Christophe Koessler, éditorialiste, in *Le Courrier*, 19 juin 2013

Candidate n° 27
«Mais il se trouve que cette catégorie de la population, jeune et précaire, est particulièrement représentée dans le phénomène migratoire – tout comme le sexe masculin, dont la stature dépasse régulièrement 175 centimètres.»
Pauline Cancela, très éloignée des réalités, in *Le Courrier*, 18 mai 2013

Candidat n° 28
«Et surtout ses problèmes de dos semblent derrière lui.»
Pierre-Alain Dupertuis, qui s'échine, supra RTS1, 12 août 2013

Candidates n° 29
«Les végétariens présenteraient ainsi 12% de moins de risques de mourir que les carnivores, selon les conclusions d'une récente étude…»
Stéphanie Casarin et Geneviève Ruiz, en pleine forme, in *L'Hebdo*, 29 août 2013

Candidate n° 30
«Finalement, ça mange pas de pain, une journée végétarienne à l'école ?»
Nadine Haltiner, métaphoriste de forum, supra RTS-La Première, 7 août 2013

Candidat n° 31
«Ne pas choisir quelqu'un du sérail, ça aurait été prendre un virage à 360° de la part du conseil et changer complètement l'image du festival.»
Mathieu Jaton, directeur du Montreux Jazz Festival, supra RTS1, 28 juillet 2013

Candidat n° 32
«L'ancien dépôt de glace de Vevey a fait long feu.»
David Genillard, localier enflammé, in *24 Heures*, 30 août 2013

Candidat n° 33
«On tord le bras ses Communes avec cette épée de Damoclès.»
Pierre-Yves, Rappaz, député UDC au Grand Conseil vaudois, in *24 Heures*, 11 septembre 2013

Candidat n° 34
«Lüthi s'est fait une chaleur, j'espère que cela ne va pas le refroidir pour la fin de la course.»
Vincent Braillard, au grand prix moto de Sepang (Malaisie), supra RTS2, 13 octobre 2013

Candidat n° 35
«Regardez aux Oscars, c'est une femme qui a failli recevoir l'Oscar de la meilleure actrice féminine ! Oui ou non ?»
Manuel Tornare, conseiller national (PS/GE), supra RTS-La Première, 21 octobre 2013, à 8h22

Candidat n° 36
«Sur l'armée, comme sur les heures d'ouverture, après le bon sens qui a triomphé du bal masqué, la fin de la danse est loin d'être terminée.»
Patrick Nussbaum, rédacteur en chef, supra RTS-La Première, 23 septembre 2013

Candidate n° 37
«Les banques ne doivent trahir ni leurs équipes, ni les clients. Les temps changent, mais cela ne justifie pas de chasser des clients que l'on a servis durant des décennies comme des malpropres.»
Natacha Polli, consultante, in *Le Temps*, 28 octobre 2013

Candidat n° 38
«On mangeait beaucoup de charognes. L'homme mangeait beaucoup d'animaux morts, parce que c'était beaucoup plus simple à tuer, vu qu'ils l'étaient déjà.»
Kiki Crétin, rocker végétarien à Porrentruy, supra RTS-La Première, 31 octobre 2013

Candidat n° 39
«Si on n'arrive pas à trouver des solutions pour faire passer le chemin plus loin, ce sera difficile d'aller de l'avant.»
Lyonel Kaufmann, syndic de La Tour-de-Peilz, in *24 Heures*, 27 septembre 2013

Candidate n° 40
«Prévoir sa succession est une délicate affaire. Faut-il le faire de son vivant ?»
Nina Brissot, chroniqueuse prévoyante, in *Le Régional*, 16 octobre 2013

Rayonnement champignacien

Weimar (Allemagne), juillet 2013

Bulletin de vote pour le grand prix du Maire de Champignac 2013

Mes deux candidats sont :

…… n° ……

…… n° ……

À déposer dans les librairies Basta ! (Chauderon ou Dorigny) ou à renvoyer à l'Institut pour la Promotion de la Distinction, case postale 125, 1018 Lausanne 18.
Les abonnés peuvent également voter par Internet : http://www.distinction.ch

jusqu'au 6 décembre à 18h30

À nos braves et fidèles lecteurs
L'abondance de l'actualité champignacienne nous oblige à reporter à un numéro ultérieur la suite de notre feuilleton interminable, *Le calme plat.* Nous espérons que l'auteur et ses derniers lecteurs sauront une fois encore nous le pardonner. *(Le Secrétariat général de rédaction)*